

3^e Année - N° 92.

Le numéro : 25 centimes

20 Juillet 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Le ballon-saucisse

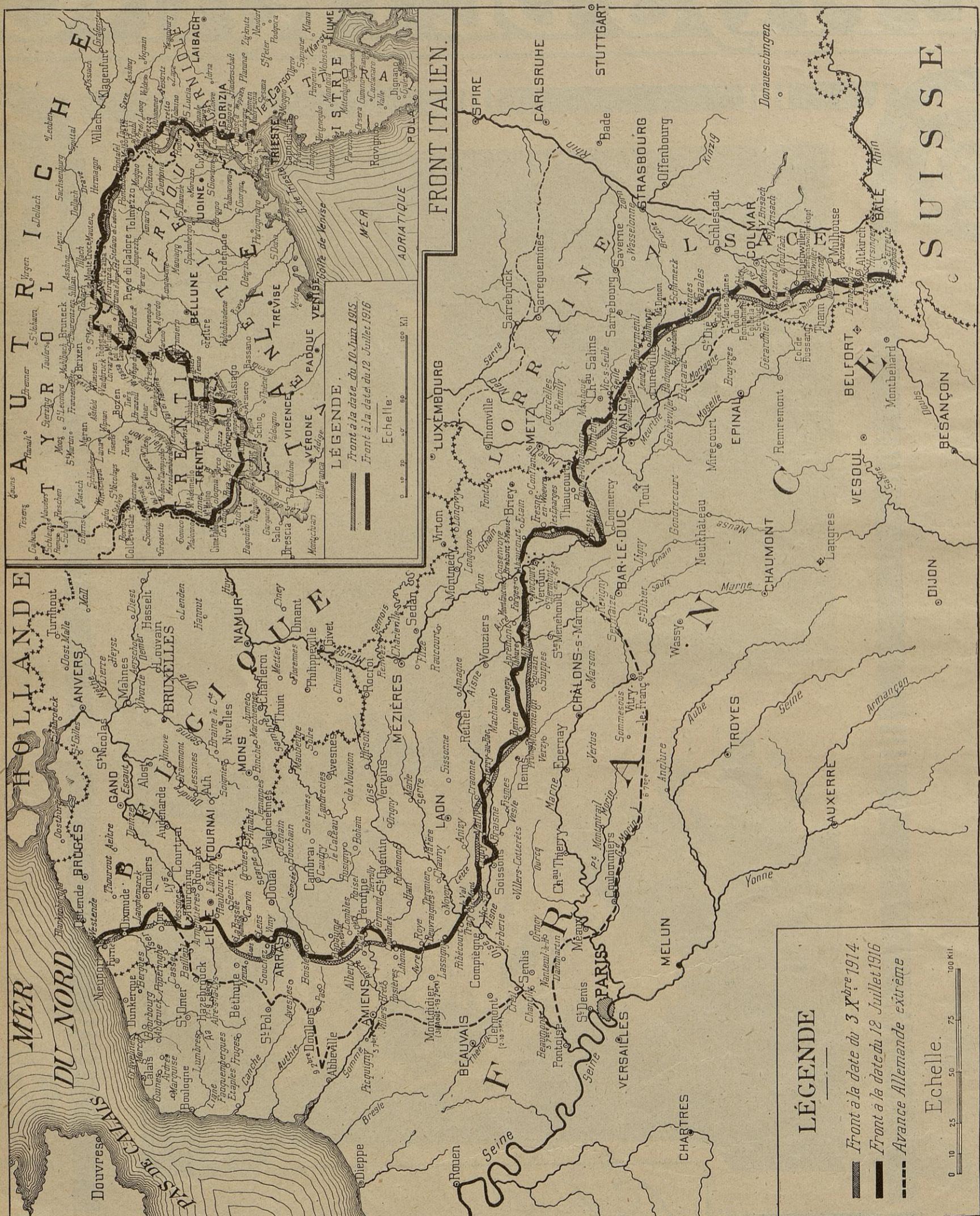
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs.

Édité par
Le Mat
2.4.6
boulevard Poisso
PARIS

Abonnement pour l'Etranger...20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 6 AU 13 JUILLET

BIEN que gênée par le mauvais temps et retardée par la furieuse résistance que les troupes britanniques ont rencontrée devant leur front, l'offensive déclenchée le 1^{er} juillet par les alliés en Picardie a fait cette semaine des progrès intéressants.

Au nord de leur terrain d'attaque, les Anglais ont eu à repousser des assauts ennemis à l'est de la Boisselle et au sud-ouest de Thiepval ; mais le 7, au sud de cette localité, ils s'emparaient, dans une brillante action, d'un ouvrage puissamment fortifié connu sous le nom de redoute de Leipzig ; les Allemands y avaient travaillé vingt mois en mettant en œuvre toute leur ingéniosité ; le même jour une brigade de nos alliés enlevait de vive force un demi-kilomètre de tranchées allemandes devant Ovillers. A l'est de la Boisselle, les Anglais accusaient une progression de 500 mètres sur un front de près de 2 kilomètres.

Dans la matinée, nos alliés avaient eu l'honneur d'une attaque de la garde prussienne elle-même. Ce corps d'élite, dont les effectifs ont été si souvent renouvelés, entrait en ligne à l'est de Contalmaison ; il faisait un effort désespéré pour repousser les troupes britanniques. Celles-ci, sous leurs feux, brisaient cet assaut, forçant l'assaillant à se replier, abandonnant 700 prisonniers. A midi, l'infanterie anglaise prenait d'assaut Contalmaison ; une puissante contre-attaque l'obligeait peu après à l'évacuer.

Le 8 juillet, une pluie violente gênait considérablement les opérations. Nos alliés consacraient la plus grande partie de la nuit à renforcer les positions avancées conquises la veille. Le lendemain la lutte était encore ralentie : cependant les Anglais progressaient dans les environs d'Ovillers. L'ennemi déclenchait vers le bois des Trônes, situé à 2 kilomètres à l'est de Montauban, deux violentes attaques qui étaient brisées par le feu de l'artillerie.

Ce bois, de forme triangulaire, a été pendant cette période le théâtre de durs combats ; les Allemands, qui avaient dû le céder, ont fait des efforts extraordinaires pour le reprendre ; ils n'ont pu avoir raison de la ténacité des troupes britanniques et leurs cinq attaques successives se sont brisées ; leurs pertes ont été très élevées.

Dans la nuit du 10 juillet, l'infanterie britannique, après un fort bombardement, donnait l'assaut et reprenait Contalmaison, faisant 200 prisonniers : une violente contre-attaque allemande était repoussée. Plus à l'est, nos alliés enlevaient le bois de Mametz presque en entier ; ils y prenaient un gros obusier, trois canons de campagne et faisaient 300 prisonniers.

Le 11 juillet, le communiqué britannique résumant la situation disait : « Au bout de dix jours et de dix nuits de luttes incessantes, nos troupes ont achevé la conquête méthodique de la totalité des défenses ennemis sur un front de 13 kilomètres. La profondeur des lignes variait entre 2 et 4 kilomètres ; elles englobaient cinq villages particulièrement bien fortifiés. »

Le butin fait au cours de ces diverses opérations se décomposait, en dehors des canons encore cachés sous les décombres des maisons, en 26 pièces de campagne, un canon de marine, un canon anti-aérien, un obusier lourd et 7500 prisonniers.

En liaison avec cette offensive entre l'Ancre et la Somme, l'armée britannique a été active au nord d'Arras ; des actions locales ont eu lieu vers Loos, Neuville-Saint-Vaast, Givenchy ; des groupes du Royal Irish Fusiliers et de Seaforth Highlanders ont pénétré dans les tranchées ennemis, faisant subir de lourdes pertes aux Allemands.

Notre armée de la Somme a fait de nouveaux progrès. Malgré le mauvais temps, le 7 juillet, un coup de main réussissait aux environs de Belloy-en-Santerre et nous ramenions 350 prisonniers.

Le matin du 8 juillet, nos troupes se lançaient à l'assaut du village de Hardecourt, au nord de la Somme, et l'enlevaient en moins de trente-cinq minutes. Deux contre-attaques allemandes étaient brisées par nos feux et l'ennemi laissait 633 prisonniers entre nos mains.

Le lendemain, c'était au sud de la Somme que nous attaquions : à l'est de Flaucourt, sur un front de 4 kilomètres, depuis la rivière jusqu'au nord de Belloy, nos troupes enlevaient les positions ennemis sur une profondeur de 2 kilomètres. Elles s'emparaient du village de Biaches et nos positions se trouvaient établies sur une ligne qui va de ce village jusqu'aux abords de Barleux.

Pendant la nuit nos troupes élargissaient encore ce gain et enlevaient une ligne de tranchées allemandes entre Barleux et la Maisonnnette. Au cours de la journée du 10, nouveau succès ; aux abords de Biaches nous enlevons un fortin où l'ennemi se maintenait. Au sud de Biaches, une brillante attaque nous donne la côte 97, qui domine la Somme, ainsi que la ferme de la Maisonnnette située au sommet.

En ces deux jours de combats, nous avons fait près de 1.500 prisonniers.

Les journées des 11 et 12 juillet sont calmes ; nous organisons le terrain conquis.

Au 13 juillet, nos troupes se trouvaient aux portes de Péronne ; le village de Biaches n'étant séparé que par la Somme du village de Sainte-Radegonde qui touche aux défenses édifiées par Vauban. Par la possession de la côte 97 et de la ferme de la Maisonnnette, nous dominons la ville de Péronne et la grande ligne ferrée de Cambrai-Paris est sous notre feu. Pour traverser la Somme, le principal passage est à Péronne même, au faubourg de Paris ; on ne trouve une chaussée et un pont qu'à Pont-lès-Brie, au-dessous de Villers-Carbonnel.

Pendant que notre offensive en Picardie se déroulait avec les plus heureux résultats, le kronprinz s'obstinait contre Verdun.

Le 7 juillet, la lutte était assez vive dans la région de l'ouvrage de Thiaumont. L'ennemi lançait plusieurs attaques qui étaient toutes repoussées avec des pertes sérieuses pour lui.

Les jours suivants, 8, 9, 10, l'artillerie seule donnait ; les Allemands bombardaiient avec violence nos positions depuis Fleury jusqu'à l'est du Chenois. Puis, dans la nuit du 10, ils lançaient une attaque sur tout ce front. Partout ils étaient rejetés par nos feux et nos contre-attaques. Ils revenaient à la charge le matin et parvenaient à prendre pied dans la batterie de Damloup et dans quelques éléments de notre ligne du bois Fumin.

La nuit suivante nous reprenions une partie du terrain perdu au bois Fumin et nous faisions une centaine de prisonniers.

Mais dans la matinée du 12 juillet, les Allemands prononçaient un puissant effort dans la direction du fort de Souville. Vers dix heures, après une intense préparation d'artillerie, sur un front de 1.300 mètres, dix-huit mille hommes se ruait en vague profondes à l'assaut du fort de Souville. Ces six régiments croyaient tout emporter : ils étaient arrêtés à la chapelle Sainte-Fine située à l'intersection des routes de Vaux et de Fleury, à 700 mètres environ au nord du fort de Souville. Ils avaient gagné 500 mètres environ en perdant la moitié de leurs effectifs.

Pour arriver à Verdun, le kronprinz aura à enlever trois lignes de défenses successives : la ligne Souville-Tavannes, la lisière des bois fortement organisée, enfin la ligne des côtes de Saint-Michel et de Belleville.

Sur les autres parties du front, il convient de signaler l'excellent travail de destruction des défenses ennemis accompli par l'artillerie belge ; une action très heureuse de nos troupes en Champagne, à l'ouest de Tahure, où elles ont enlevé 500 mètres de tranchées allemandes ; quelques coups de main réussis au nord de Ville-sur-Tourbe ; un coup de main d'une de nos reconnaissances en Argonne, près du Four-de-Paris.

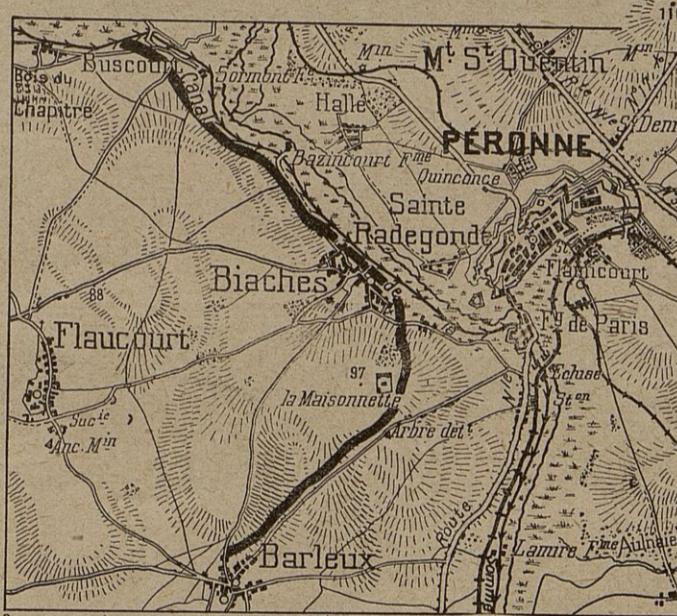
En Lorraine, les Allemands ont tenté des coups de main au bois le Prêtre et à l'ouest de la forêt d'Apremont ; ils ont été repoussés. Le 10 juillet, ils ont été plus heureux ; ils ont pénétré dans un saillant de notre ligne à l'est de Reillon sur un front de 200 mètres environ. Le lendemain, nous reprenions le terrain perdu.

Dans les Vosges et en Alsace, quelques attaques ennemis ont été repoussées, tandis que nos troupes réussissaient quelques coups de main au Sudell, près de l'Hartmannswillerkopf et au nord de la Fontenelle.

Malgré le temps défavorable les aviateurs alliés ont livré de nombreux combats aériens ; dans la journée du 9 juillet nos avions de chasse ont attaqué des appareils allemands, dont quatre ont été abattus dans les lignes ennemis. Le lendemain nos aviateurs ne livraient pas moins de quatorze combats, contrignant quatre appareils ennemis à piquer brusquement.

Les escadrilles de bombardement ont lancé des obus sur les gares de Ham, de Polancourt, de la Fère et de Chauny.

Un aviatik est tombé dans nos lignes, près de la Meuse, dans la nuit du 6 au 7 juillet ; un des aviateurs a été trouvé mort.

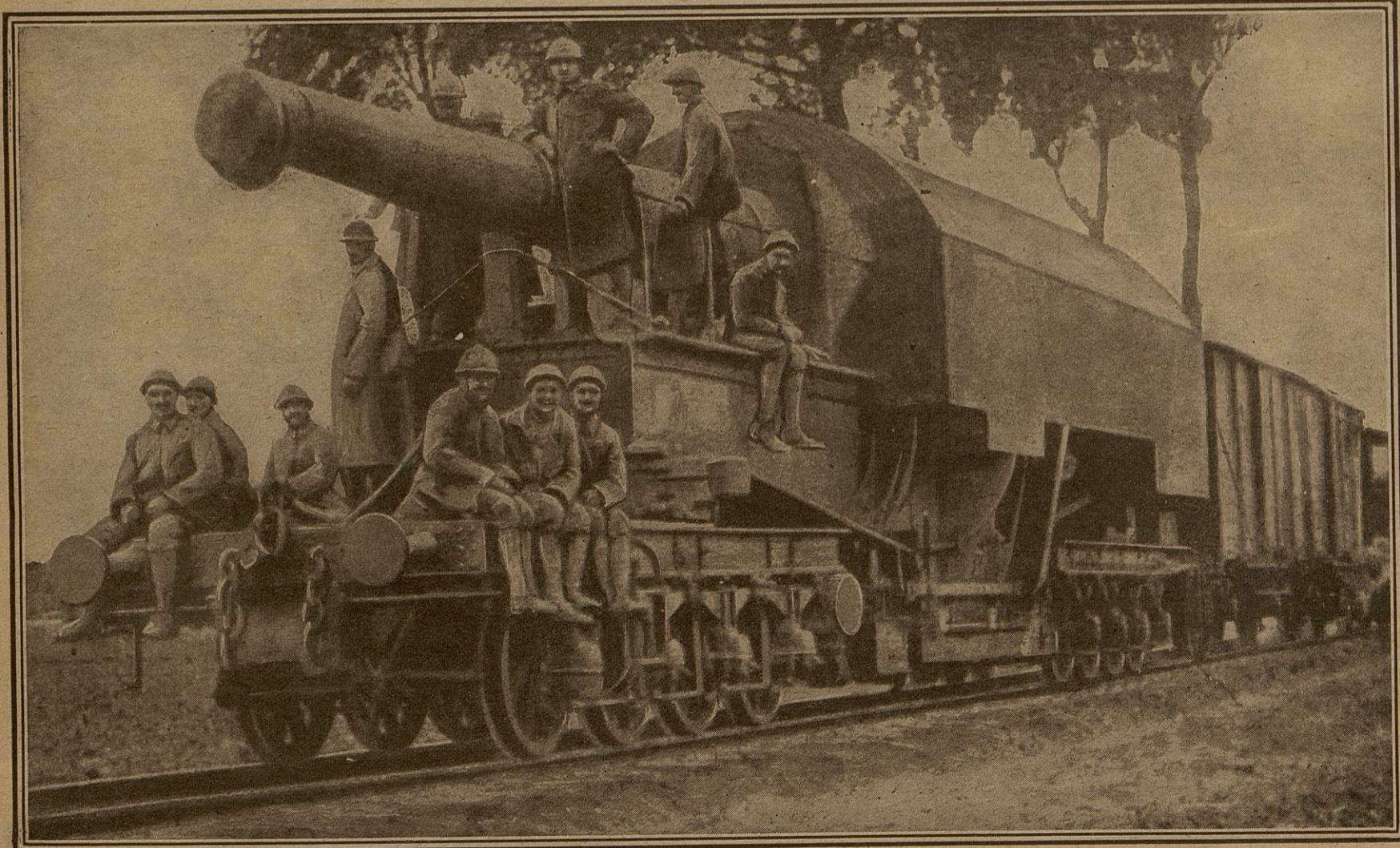


NOTRE FRONT AU SUD DE LA SOMME LE 12 JUILLET

NOTRE ARTILLERIE SUR LA SOMME

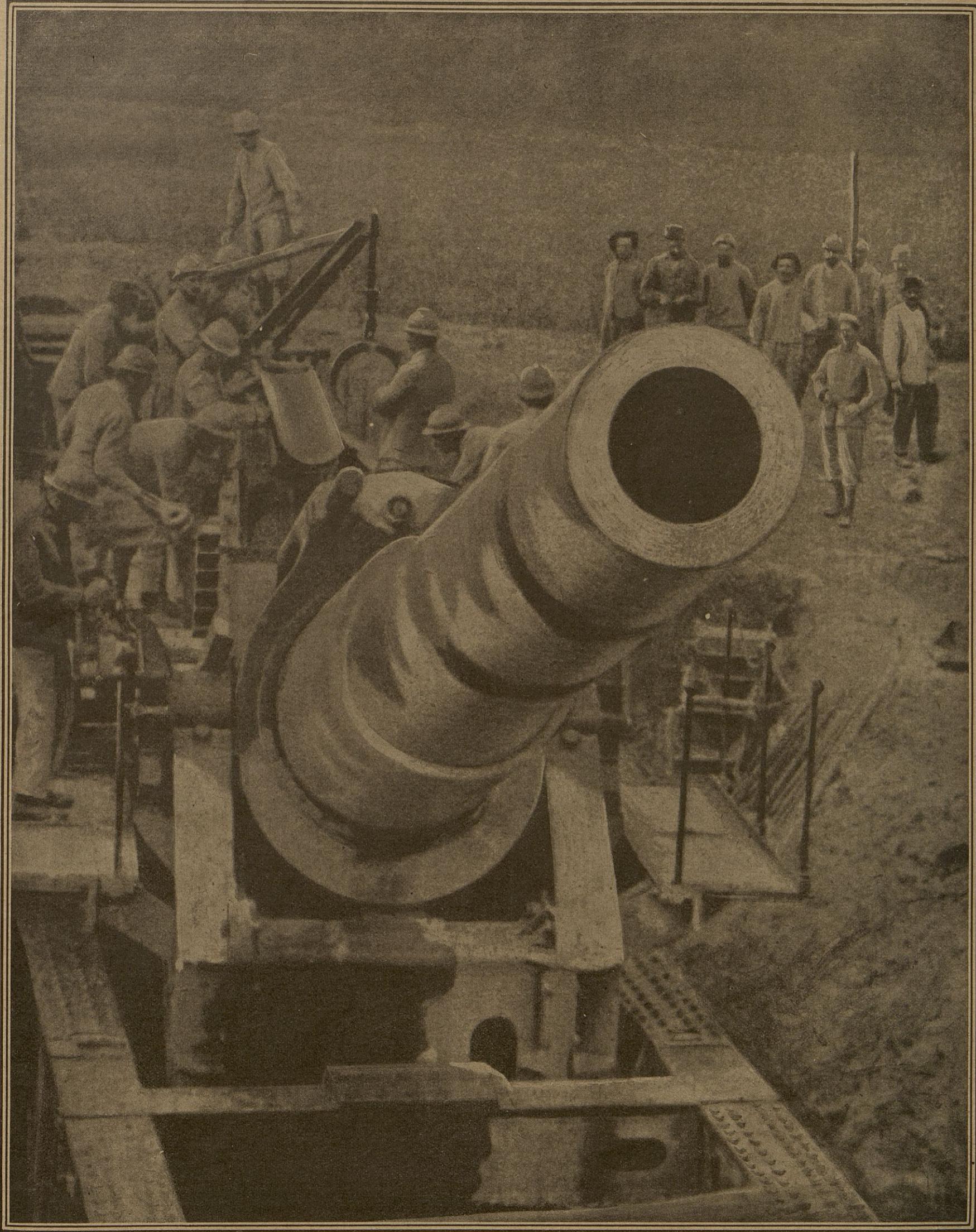


Les munitions ont été accumulées sur le front de Picardie ; aussi notre offensive a pu se produire sans grandes pertes pour nos troupes, le bombardement qui l'a précédée ayant détruit toutes les défenses ennemis. Des wagons remplis d'obus de gros calibre n'ont cessé de circuler sur les voies ferrées construites par le génie.



Sur un des chemins de fer à voie étroite établis près du front un de nos gros canons est amené à l'emplacement choisi ; de là il enverra ses énormes projectiles sur les tranchées allemandes. Les artilleurs qui l'accompagnent sont tout joyeux à la pensée du bon travail qu'il va faire et de la désagréable surprise ménagée aux Boches.

UN DE NOS GROS CANONS



Jusqu'à présent on n'avait employé des pièces d'un tel calibre que contre les fortifications ; mais pour démolir les abris bétonnés dans lesquels les Allemands se sont terrés il a fallu amener ces gros canons sur le terrain de notre offensive ; ils ont amplement réalisé ce qu'on attendait d'eux ; le chemin a été ouvert à notre infanterie.

(Cette photographie ainsi que celles que nous donnons ci-après proviennent de l'agrandissement de clichés 2 X 2.50 pris sur le front.)

L'armée Britannique⁽¹⁾

SES RÉGIMENTS - SES DIVERSES ARMES

LE RÉGIMENT

Avant 1881, les régiments étaient numérotés, ils sont aujourd'hui désignés par le nom du pays, du comté, de la ville d'où proviennent les hommes qui les composent. Ils ont conservé les souvenirs des anciens déjà individualisés officiellement par des emblèmes, populairement par des sobriquets ; ils y ajoutent l'indéfinissable sentiment qu'on a quelquefois appelé « l'amour du clocher ». Ce sont les gars du Dorset, les hommes de la Marche de Galles, les montagnards écossais, les fusiliers de Lancastre, les forestiers de Sherwood, les chasseurs irlandais. Et cette particularisation de leur origine est génératrice de l'esprit de corps, inspiratrice partant de l'esprit guerrier ; ils en donnent la preuve tous les jours : un Ecossais ne veut pas qu'il soit dit qu'un Gallois a fait mieux que lui.

L'armée anglaise se trouve bien de cette méthode qui constitue une de ses caractéristiques les plus marquées et contribuait à faciliter le recrutement tant que les engagements étaient volontaires.

Pour le moment, les uniformes se sont unifiés : tout le monde est en kaki. Les emblèmes et devises subsistent, les noms aussi. On a même conservé les désignations de *fusiliers*, *rifles*, etc. (fusiliers, chasseurs). Elles n'ont qu'une signification morale ; l'armée anglaise est encore moins variée que la nôtre : tous les fantassins y sont équipés de la même façon, habillés absolument de même, à l'exception des Ecossais, et marchent du même pas. Cependant il existe une présence entre les différentes armes et entre les régiments de chacune ; en principe, cet ordre est basé sur l'ancienneté.

Un autre symbole persiste immortellement, le drapeau. « Honneur et Patrie, chez nous ; chez nos Alliés, « Patrie et Honneur du Régiment ».

Étendards et guidons. — A peu près carré, l'étendard de cavalerie mesure (sans la frange d'or) 76 × 68 centimètres ; le guidon, en queue d'aronde, a 68 centimètres de haut à la hampe et 105 centimètres de long jusqu'à la fente. La hampe est surmontée du cimier impérial, un léopard d'or, couronné d'empire, posé sur la couronne impériale.

Tous les étendards portent les emblèmes, devise, numéro du régiment et, de plus (sauf ceux de la Maison du Roi), le Cheval Blanc sur mont-vert dans les premier et quatrième coins, la Rose d'Angleterre, le Chardon d'Ecosse et le Trèfle d'Irlande dans les deuxième et troisième coins.

Les régiments de cavalerie de la Maison du Roi ont quatre étendards, un par escadron, dont l'un est dit « Étendard du Roi ». Les dragons-gardes ont un étendard par régiment, les dragons un guidon. Les hussards et lanciers n'ont ni étendard ni guidon.

Drapeaux. — Les régiments d'infanterie ont deux drapeaux dénommés l'un le « Drapeau du Roi » ou premier drapeau, l'autre le « Drapeau du Régiment » ou deuxième drapeau. Tous les drapeaux ont (sans la frange) une largeur de 91 centimètres sur une longueur de 115 centimètres. Le premier drapeau des régiments de la garde est une bannière cramoisie timbrée du Chiffre Royal ou de la Couronne ; le deuxième, l'Union Jack. Dans les autres régiments (sauf les *rifles* qui n'en ont pas), l'Union Jack est le Drapeau du Roi : le nom du régiment est inscrit au milieu. Le drapeau régimentaire, sur lequel les noms des victoires encadrent l'emblème et la devise brodés au centre sur fond rouge, est bleu pour tous les régiments dits « royaux », blanc pour les anglais et gallois, jaune

d'escadron assisté d'un capitaine. Il se décompose en 4 pelotons (troops), sous les ordres chacun d'un lieutenant ou d'un sous-lieutenant et divisé en quatre sections menées chacune par un maréchal des logis (sergent) ou un brigadier (caporal).

Le régiment est commandé par un lieutenant-colonel.

Les 31 régiments de cavalerie sont embigadés 3 par 3 ; il en reste donc un affecté à la brigade d'infanterie montée.

4 brigades forment une division complétée par des éléments divisionnaires d'artillerie (2 groupes à cheval), du génie (4 compagnies), du service de santé (4 ambulances) et une section de munitions, soit au total 442 officiers, 9.061 hommes, 9.780 chevaux, 24 canons, 12 mitrailleuses et 549 voitures.

Depuis la guerre la quantité de canons et de mitrailleuses a été très considérablement augmentée.

Armement. — Sabre ou lance et fusil Lee-Enfield court, modèle 1907. Les officiers, sous-officiers et trompettes ont le revolver. Le Lee-Enfield court est à répétition avec dispositif pour tir coup par coup et cran de sûreté.

INFANTERIE

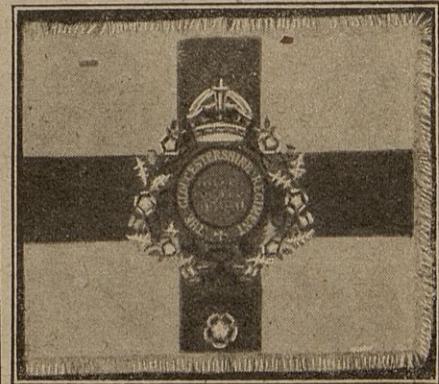
75 régiments y compris les 5 de la garde.

Le régiment, nous l'avons dit, est essentiellement une désignation. Avant la guerre il se composait en principe de deux bataillons (un dans la métropole, un aux colonies et d'un dépôt).

Bataillon. — L'unité, c'est le bataillon, commandé par un lieutenant-colonel. L'effectif est de 800 à 1.000 hommes divisés en huit compagnies ayant



DRAPEAU DE RÉGIMENT
(Montagnards royaux écossais.)



DRAPEAU DE RÉGIMENT
(Régiment du comté de Gloucester.)

chacun à sa tête un capitaine ou un major (chef de bataillon — mais on voit la différence) et subdivisés en deux demi-compagnies (platoons) dirigées chacune par un lieutenant ou un sous-lieutenant. La demi-compagnie se divise à son tour en deux sections et chaque section en deux escouades sous les ordres d'un *non-commissioned-officer*, — on écrit en abrégé N. C. O. — sergent ou caporal.

Le bataillon comprend en outre : une section de mitrailleuses et un train régimentaire de 16 voitures.

Brigade. — 4 bataillons d'infanterie forment une brigade dont l'effectif global est de 121 officiers, 262 sous-officiers, 4.030 hommes, 309 chevaux, 64 mulets, 8 mitrailleuses, 44 voitures et 22 caissons.

Division. — L'Angleterre est la seule parmi les Grandes Puissances qui n'a pas adopté la formation dite « Corps d'armée ». C'est la division qui en tient lieu. Elle est plus étoffée que nos divisions d'infanterie qui alignent 15.500 hommes et 36 canons, puisqu'elle y oppose 19.630 hommes et 70 pièces d'artillerie, mais ne saurait se comparer aux 35.000 hommes et 120 canons de notre corps d'armée.

La division anglaise se compose de 3 brigades d'infanterie, 2 escadrons de Yeomanry (cavalerie irrégulière), 3 groupes d'artillerie montée, 1 groupe d'obusiers, 1 batterie lourde et sa section, 1 section de munitions divisionnaire, 2 compagnies du génie, 1 compagnie de télégraphistes, 1 train divisionnaire, 1 parc, 3 ambulances, au total 597 officiers, 19.030 hommes, 7.504 chevaux, 70 canons, 24 mitrailleuses, 226 voitures et 838 caissons et fourgons.

Armement. — Jusqu'en 1906, l'infanterie anglaise était armée du Lee-Metford, calibre 0.0077, poids 4.365 grammes, vitesse initiale 564 mètres à la seconde dont la justesse aux grandes distances était médiocre. Elle est dotée aujourd'hui du Lee-Enfield long dont les caractéristiques sont les suivantes : répétition, dispositif pour tir, coup par coup, cran de sûreté, magasin pour 2 chargeurs de 25 cartouches. Calibre 0.0077, 5 rayures, pas à gauche. Longueur du fusil 1.257, du canon 995 millimètres. Poids 4.195 grammes. La cartouche de 7 cm. 63 de long pèse 26.892 milligrammes. La balle à pointe ronde est en plomb revêtu de cupro-nickel ; elle a 31 millimètres de longueur, 0.0078 de diamètre maximum et pèse 1.393 centigrammes. La charge de 204 centigrammes de cordite imprime au projectile une vitesse initiale de 627 mètres à la seconde et exerce dans le tonnerre une pression de 15 tonnes 5 au pouce carré. — Le fusil est pourvu d'une hausse médiane graduée de 200 à 2.000 yards (183 à 1.828 mètres) et d'une hausse latérale permettant de tirer à 1.600 et 2.800 yards (1.463 à 2.560 mètres). — La baïonnette, du poids de 439 grammes, a 30 centimètres de long.

Tous les sous-officiers et les officiers jusqu'au grade de capitaine inclusivement sont armés du fusil.

L'armée britannique possède aussi une infanterie montée dont l'unité est le bataillon à 4 compagnies et 2 sections de mitrailleurs.

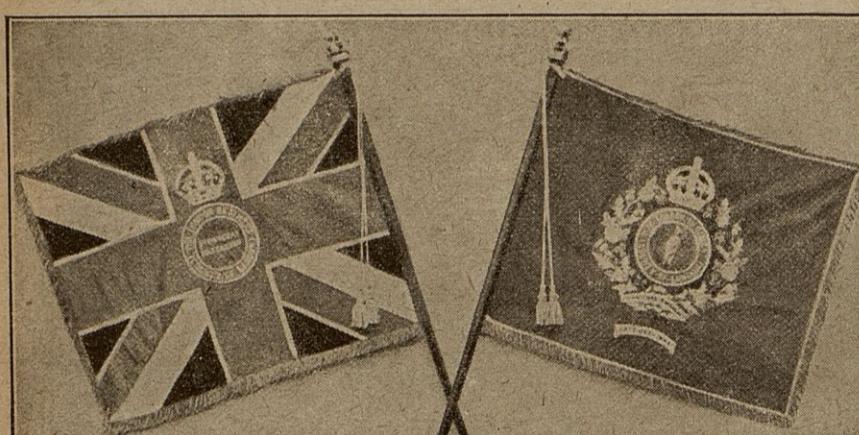
ARTILLERIE

Toute l'artillerie est englobée sous le nom de Régiment Royal d'Artillerie (R. A.) dont le « Quartier général » est à Woolwich.

L'unité pour l'artillerie à cheval, l'artillerie montée et l'artillerie de montagne est la batterie ; pour l'artillerie de fortresse, la compagnie.

Batterie. — Comme en France toute batterie mobile se fractionne en batterie de tir (6 pièces et 6 caissons), sauf pour l'artillerie lourde qui n'a que 4 pièces et 4 caissons et en échelon de combat (le reste des caissons).

A noter d'une façon générale que les 2 trompettes ne servent pas d'agents de liaison etc., comme chez nous. Dans toute batterie, il y a des hommes du rang spécialisés : 2 éclaireurs de terrain, 3 observateurs, 3 agents de liaison, à la disposition du commandant, 3 signaleurs ou transmetteurs d'ordres, et 3 pa-



LE DRAPEAU DU ROI ET LE DRAPEAU DU RÉGIMENT
(Régiment de Londres — Bataillon de Saint-Pancrace.)

pour les écossais, vert pour les irlandais. Les drapeaux blancs portent en outre la Croix de Saint-Georges, rouge.

Le 12 juillet 1849, à Winchester, en remettant des drapeaux neufs au 23^e de fusiliers gallois, S. A. R. le prince Albert s'exprimait ainsi : « Recevez ces drapeaux, l'un appelé avec force le « Drapeau de la Reine » — qu'il soit l'emblème de votre fidélité à votre Souveraine et de votre obéissance aux lois ; l'autre dénommé plus spécialement le « Drapeau du Régiment » — qu'il soit l'emblème de votre résolution d'en préserver l'honneur. En regardant le premier, vous songerez au pays ; en regardant le second, vous vous souviendrez de vos ancêtres, de ceux qui, avant vous, ont combattu, donné leur sang et triomphé. » Ces paroles résument les notions dont il faut se pénétrer pour comprendre l'armée anglaise. Chez elle le régiment n'est pas une unité mais un symbole. L'unité est, pour l'infanterie, le bataillon ; pour l'artillerie, la batterie. C'est ce qui explique que l'infanterie ait centuplé sans s'augmenter d'un régiment : les unités se sont multipliées, voilà tout. Certains régiments ont aujourd'hui une quarantaine de bataillons.

CAVALERIE

La cavalerie comprend, outre les 3 régiments de la garde, 28 régiments dont 16 de grosse cavalerie (10 de dragons, 6 de lanciers), et 12 de cavalerie légère (hussards).

L'unité tactique est l'escadron de 160 cavaliers, ayant à sa tête un chef

trouilleurs. La batterie est commandée par un chef d'escadron (major) assisté d'un capitaine dont le rôle consiste surtout à veiller au ravitaillement en munitions, au remplacement du personnel devenu indisponible et à celui du matériel hors-de-service.

Elle se divise en trois sections conduites chacune par un lieutenant ou un sous-lieutenant ; la section en deux pièces (sub-sections) comprenant chacune un canon. Son matériel et son équipage sont sous les ordres d'un maréchal des logis (sergent).

Groupe. — L'unité tactique est le groupe (appelé brigade) commandé par un lieutenant-colonel ; il est de 2 batteries pour l'artillerie à cheval, de 3 pour l'artillerie montée.

Les Anglais désignent la grosseur des pièces par le poids en livres du projectile.

Ils appelleraient par exemple notre 75 un 15 pounder, parce que son obus à balles pèse 7 kilos, donc 15 livres, 7 onces. C'est beaucoup moins précis, sans compter que le 75 envoie aussi l'obus explosif à miéline qui ne pèse que 5 kilos. Il est vrai, qu'au début de la guerre, les pièces anglaises analogues à notre 75 n'avaient dans leurs coffres que des shrapnells. Les dénominations ne sont même pas exactes. L'obus du « 18 pounder » pèse en réalité 18 livres 48, celui du « 13 pounder », 12 livres 54.

Artillerie à cheval. — L'effectif de la batterie d'artillerie à cheval (Royal Horse Artillery : R. H. A.) est de 50 officiers, 9 sous-officiers, 9 ouvriers, 2 trompettes, 183 hommes, 100 chevaux de selle et 220 de trait. Le groupe (brigade) de deux batteries et une section de munitions compte 20 officiers, dont 1 compagnie, 28 sous-officiers, 33 ouvriers, 7 trompettes, 600 hommes, 266 chevaux de selle, 536 de trait, 1 de bâti.

Le matériel modèle 1903-1905 est à tir rapide avec frein et analogue à celui de notre 75. Crosse tubulaire à bêche. Ligne de mire indépendante. Haute à lunette sur pivot. La pièce (13 pounder) est du calibre de 76,2 millimètres. Elle tire un schrapnell de 5687 grammes, contenant 263 balles de 10 grammes chacune. Vitesse initiale : 506 mètres à la seconde.

Les servants sont protégés par un bouclier de 4 millimètres d'épaisseur.

Artillerie montée. — L'effectif de la batterie montée (les Anglais disent artillerie de campagne : Royal Field Artillery : R.F.A.) est de 5 officiers, 203 hommes et 180 chevaux.

Le groupe est de 3 batteries et une section de munitions.

Artillerie de forteresse. — L'artillerie de forteresse (Royal Garrison Artillery : R.G.A) comprend l'artillerie de place et de siège, l'artillerie lourde divisionnaire et l'artillerie de montagne.

Les compagnies de siège sont de 200 hommes et 5 officiers ; l'effectif de celles de place varie selon la place à défendre.

Artillerie lourde. — Unité : la batterie de 4 pièces et 10 caissons, avec une section de munitions. Effectif : 6 officiers, 9 sous-officiers, 12 ouvriers, 2 trompettes, 219 hommes, 25 chevaux de selle, 189 de trait et 28 voitures.

GÉNIE

Le Corps of Royal Engineers (R. E.) n'a point d'organisation générale. Il se compose de compagnies à effectif variable, dites : montées, de campagne, d'équipages de pont, d'aérostiers, de télégraphie, de télégraphie par câble, de projecteurs électriques, de forteresse et du service photographique.

Chaque compagnie de campagne est pourvue de matériel pour construire un pont de 5 mètres de long ; chaque compagnie d'équipages de pont peut en construire un de bateaux de 146 et un sur pilotis de 36 mètres. Chaque compagnie de télégraphie par câble peut installer un câble de 32 kilomètres.

ARMY SERVICE CORPS (A. S. C.)

Le Corps des Services de l'armée assure : 1^o les transports ; 2^o les ravitaillements en vivres, fourrages, combustibles, fournitures d'éclairage et munitions ; 3^o l'entretien des casernements ; 4^o le secrétariat administratif des services et états-majors ; 5^o les remontes.

Les officiers se recrutent soit parmi les officiers des corps de troupe après un stage, soit parmi les élèves sortis de l'Ecole de Salisbury. Ils ont la « Commission du Roi » comme les combattants dont ils sont les égaux. Les grades sont identiques : lieutenant, capitaine, etc.

Depuis le commencement des hostilités, on s'est appliquée à doter l'Army Service Corps des moyens les plus modernes et les plus commodes : camions, voitures et ambulances automobiles sillonnent les routes par milliers, faisant rapidement et sans encombre la navette entre les bases et le front. Nos alliés sont arrivés à cet égard à un très haut point de perfection. Leurs trains sanitaires, notamment, sont au-dessus de tout éloge.

Ration. — La ration journalière consiste en : 453 grammes de viande

fraîche, salée ou de conserve ; 566 grammes de pain ou 453 grammes de biscuit ou de farine de blé ou d'avoine. Quand il est distribué de la farine de blé, elle s'accompagne de levain ; 46 décigrammes de thé et 9 grammes de café, ou double ration de l'un ou de l'autre ou 945 milligrammes de cacao ou de chocolat ; 57 grammes de sucre ; 14 grammes de sel ; 8 décigrammes de poivre ; 227 grammes de légumes frais ou 29 grammes de comprimés ou 567 décigrammes de pois cassés ou de riz, ou 113 grammes d'oignons ; 6 centilitres et demi de rhum ; 13 millilitres de jus de citron avec 7 grammes de sucre, les jours où il n'est pas distribué de légumes frais.

Le règlement prévoit aussi des distributions de fromage et de confitures, mais elles viennent comme une sorte de dessert en supplément de la ration.

Chaque homme reçoit 453 grammes de savon et de tabac par mois

L'homme porte dans sa musette une ration de réserve (emergency ration) et une demi-ration journalière.

AVIATION - SANTÉ . AUMONERIE

Le service de l'Aviation (Royal Flying Corps) et le service de Santé (Army medical Corps) fonctionnent d'une façon tout à fait remarquable. L'Aumônerie (Army Chaplain department) comprend des officiers de toutes confessions. Ils sont assimilés aux officiers et portent les insignes du grade, depuis capitaine jusqu'à général.

ARMÉE TERRITORIALE

La loi organique de la Territorial Force (T. F.) du 2 août 1907 est définie dans son intitulé : « Loi pour pourvoir à la réorganisation des forces militaires de Sa Majesté, autoriser dans ce but l'établissement d'Associations de Comté, la et amender les lois relatives aux Forces de Réserve. »

Les Associations provinciales (un comté est l'équivalent d'une de nos anciennes provinces) sont une innovation. Chaque comté recrute et administre le contingent sur son territoire sous la haute direction du premier Membre civil du Conseil de l'Armée. Les Associations ont pour but de :

1^o Assurer en temps de paix et de guerre le recrutement de l'armée territoriale.

2^o Veiller à l'organisation et à l'administration des troupes territoriales du comté, sauf pendant les périodes d'instruction et en temps de guerre;

3^o Entretenir les champs de tir, les camps d'instruction, les casernes et les magasins ;

4^o Déterminer le moment où devront avoir lieu les périodes d'instruction, afin que les intérêts régionaux ne soient pas lésés ;

5^o Créer des bataillons de Cadets (instruction militaire des jeunes gens) ;

6^o Assurer la remonte en temps de paix et recenser les chevaux en vue de la mobilisation.

Le recrutement se fait par engagements de quatre ans ; il faut avoir dix-sept ans révolus et moins de vingt-cinq ans pour contracter.

L'engagement peut être résilié d'office par le chef de corps en cas de mauvaise conduite ou de faute grave. Le militaire peut, de son côté, résilier sous condition de : 1^o Préavis officiel de trois mois à son chef de corps ; 2^o Paiement d'un dédit de 125 francs ; 3^o Restitution ou paiement de ses armes et effets

En cas de mobilisation, la faculté de résiliation est suspendue pour le territorial. Un très grand nombre des 312.000 territoriaux, dont 11.000 officiers, sont, de leur plein gré, partis pour le front et y ont fait preuve des plus belles qualités. L'organisation de l'armée territoriale est la même que celle de l'armée régulière. On reconnaît les territoriaux au T qu'ils portent sur l'épaule au-dessous de l'abréviation du nom du régiment.

Pendant les périodes d'instruction et en campagne, le territorial reçoit un prêt de 1 fr. 45.

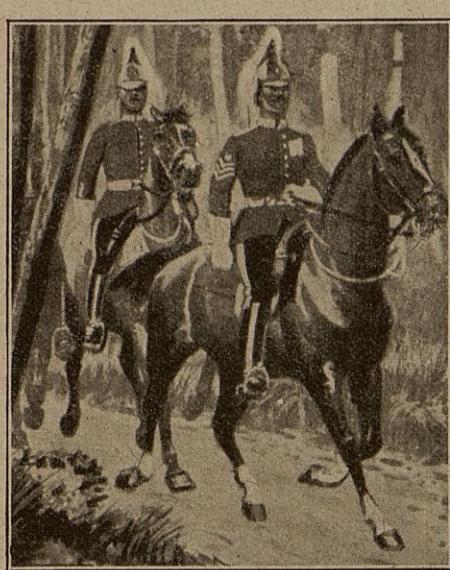
CONCLUSION

A ces troupes de la Métropole sont venues se joindre, avec un loyalisme magnifique, les contingents des Colonies de l'Empire britannique ; ces contingents ont augmenté de jour en jour et se sont montrés sur tous les fronts d'une bravoure splendide.

Malgré les sacrifices qu'il lui impose, le cataclysme sera régénérateur pour l'Angleterre. La conscription renverra bien des barrières sociales, et le danger de la mère-patrie a fait courir d'un bout à l'autre de l'Empire un frisson dont les conséquences seront immenses. Néo-Zélandais, Australiens, Canadiens ont entendu la voix du sang, et ce sang qu'ils mêlent à celui de Tommy dans la boue des tranchées constitue un ciment qui liera l'Empire en un bloc infrangible. Quant à nous, Français, la lutte côte à côte contre l'ennemi commun nous a conduits à mieux comprendre nos alliés ; eux aussi, nous ont plus attentivement regardés, ils se sont aperçus que l'héroïsme de nos poilus est dur à égalier, bien des préjugés se sont évaporés et, après la victoire, l'entente restera plus cordiale.

HENRI VIARD.

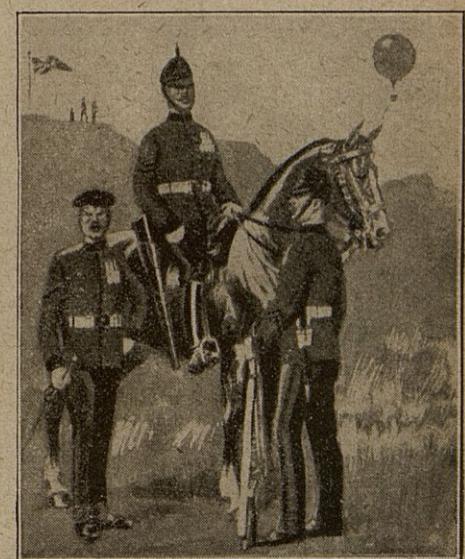
NOTA. — Les uniformes représentés dans cette page sont ceux du temps de paix. On sait que, pour la guerre actuelle, il n'y a qu'un seul uniforme, la couleur kaki.



SIXIÈME DRAGONS



ARTILLERIE A CHEVAL (R. H. A.)



GÉNIE (R. E.)



LE CHEF DE SECTION DONNE LES DERNIÈRES INSTRUCTIONS

Tous savent dans cette tranchée de Picardie que l'offensive va avoir lieu dans quelques instants. Arrivés depuis peu de l'arrière où ils viennent de prendre un repos bien gagné, nos poilius sont impatients de s'entendre appeler à la rescoussse. La section est là au complet ; en attendant le signal de l'assaut, l'officier donne les dernières instructions ; chacun écoute ; le mitrailleur, assis à droite, n'est pas le moins attentif aux explications de son chef.

NOS SOLDATS PARTENT A L'ASSAULT DES POSITIONS ENNEMIES



Cette photographie a été prise sur notre front de Picardie au moment même où le signal est donné pour l'attaque. Creusée en pleine prairie, bordée de hautes herbes, la tranchée n'est défendue que par une simple ronce artificielle; nos soldats sont ainsi moins gênés pour courir sus aux Boches. L'ordre de sortir a circulé le long de la tranchée; les hommes, franchissant le parapet, vont se rassembler pour se lancer ensuite contre les positions ennemis dans un élan irrésistible.

ARRIVÉE DE PRISONNIERS ALLEMANDS



On voit comment, en avant de Dompierre, les rafales de nos obus finirent par arracher et disloquer les réseaux de fil de fer barbelé dont l'ennemi avait couvert le sol. Ces Allemands, chassés de leurs abris profonds par notre feu, aiment mieux se rendre que de rester exposés à la pluie de mitraille qui va recommencer. Profitant d'une accalmie, ils se dirigent vers nos lignes en rampant, autant pour n'être pas vus des leurs que pour ne pas attirer sur eux l'attention de nos artilleurs.



Se bousculant, l'un poussant l'autre, les fantassins allemands se hâtent de franchir ce chaos de ronces artificielles; quelques-uns emportent avec eux un maigre « barda » qu'ils ont pu sauver de leur tranchée bouleversée. Tous se pressent de sortir de la fournaise et de courir vers les lignes françaises, vers le salut.

LES ALLEMANDS ONT FAIT "KAMARATES"



Sauvés ! La zone dangereuse est franchie. Les « kamarates » s'avancent maintenant sans crainte vers nous. Ils savent que, sans armes, ils n'ont rien à redouter des Français. Aussi, quel air détaché ; on dirait que la captivité au-devant de laquelle ils courrent est pour eux comme la « libération de la classe ». Ils sont prêts à déclarer que s'ils se rendent, c'est qu'il leur est impossible de tenir plus longtemps.



A mesure qu'ils approchent de nos lignes on découvre que, gens de précaution, presque tous ont emporté ce qui devait leur être nécessaire. On cite un officier qui s'était muni de son traversin. Ils n'ont toujours pas abandonné le masque contre les gaz asphyxiants, qu'ils portaient encore tout à l'heure. On peut être sûr qu'ils n'ont pas envie d'aller chercher leur fourragement dans leur ancien abri.

NOS MITRAILLEURS VONT PRENDRE POSITION EN AVANT



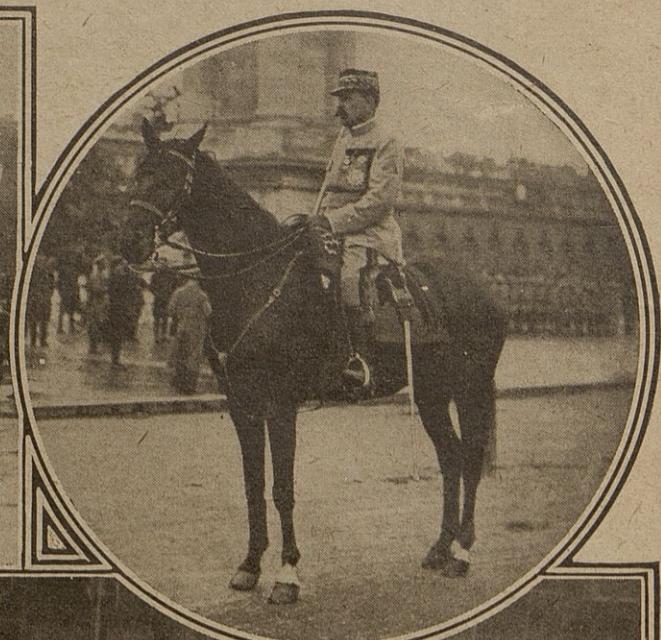
L'artillerie avait si bien préparé le terrain, l'élan de nos troupes fut si rapide que des prisonniers allemands étaient déjà ramenés en arrière alors que nos mitrailleurs avaient à peine quitté leur tranchée ; le long du boyau dans lequel sont engagés les Boches capturés, on voit deux mitrailleurs, l'un portant la boîte de munitions, ils courrent de toutes leurs forces pour rattraper leurs camarades déjà dans les lignes allemandes.

PRISONNIERS ALLEMANDS PORTANT LEUR OFFICIER BLESSÉ



Par troupes les prisonniers allemands sont conduits dans nos lignes. Les voici dans un boyau de communication ; ils se rangent le long de la paroi pour laisser passer un cortège ; ce sont d'autres prisonniers qui portent sur un brancard un de leurs officiers blessés ; on remarquera les yeux exorbités des deux premiers porteurs ; ils ne sont pas encore remis de l'épouvante de la bataille. Derrière suivent quelques-uns de nos blessés ; leur figure reflète la joie des vainqueurs. A droite, l'entrée d'un second boyau.

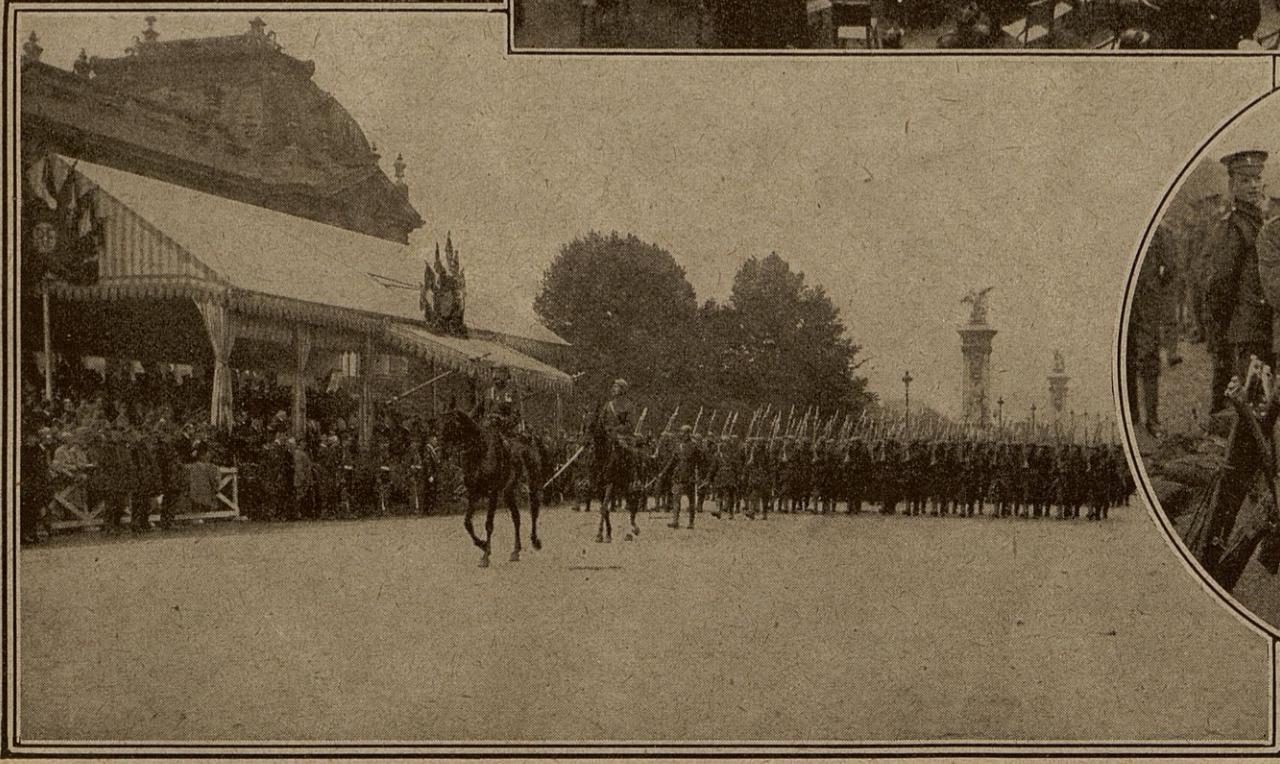
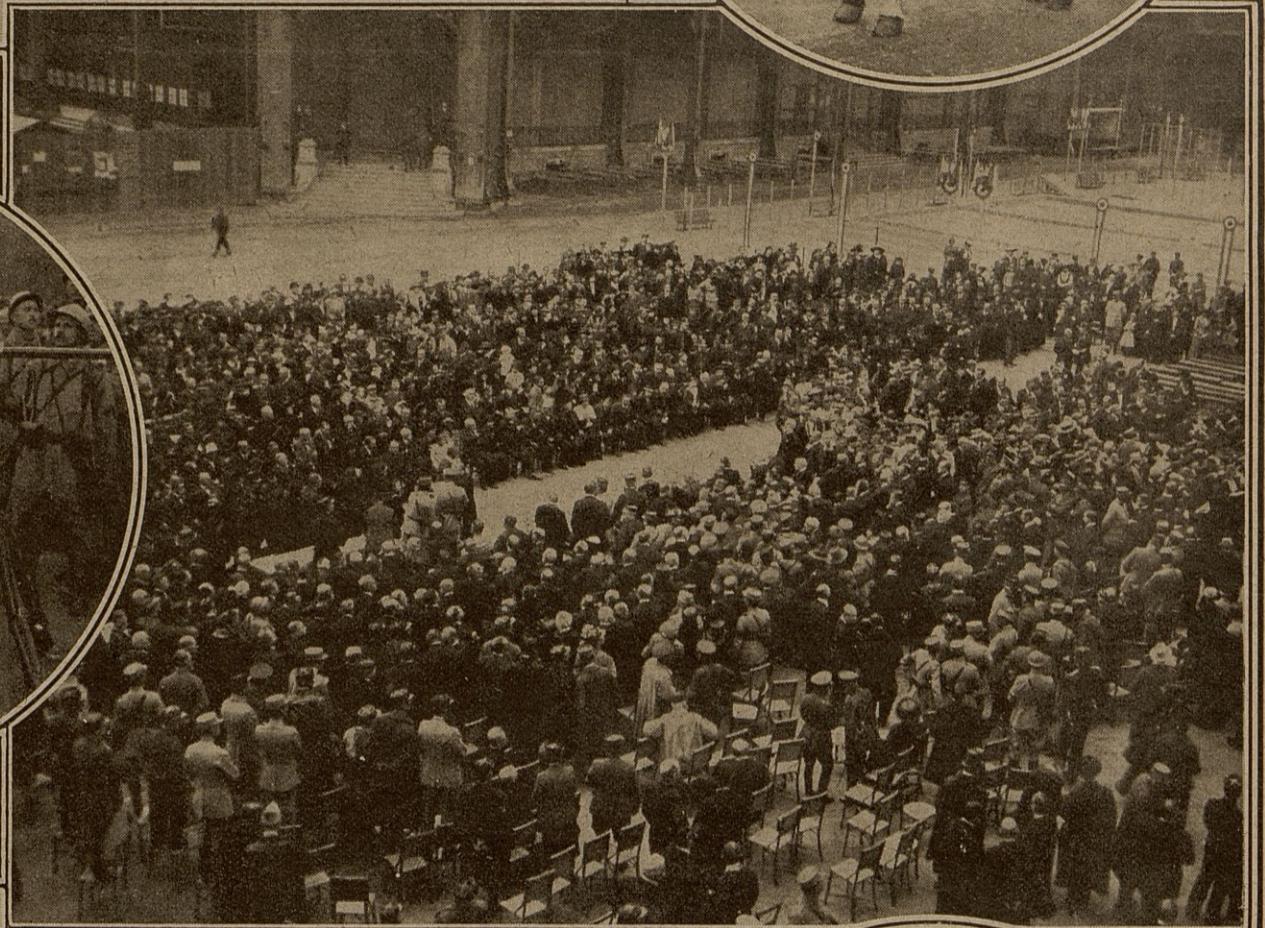
LA FÊTE DU 14 JUILLET A PARIS



Le président de la République passe sur le front des troupes.



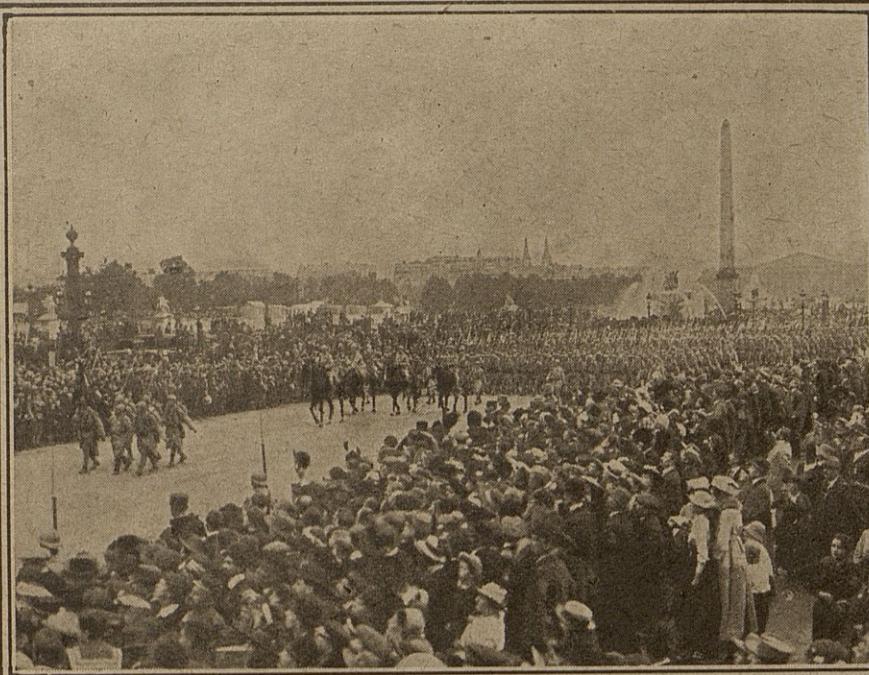
Le drapeau du bataillon russe et sa garde d'honneur.



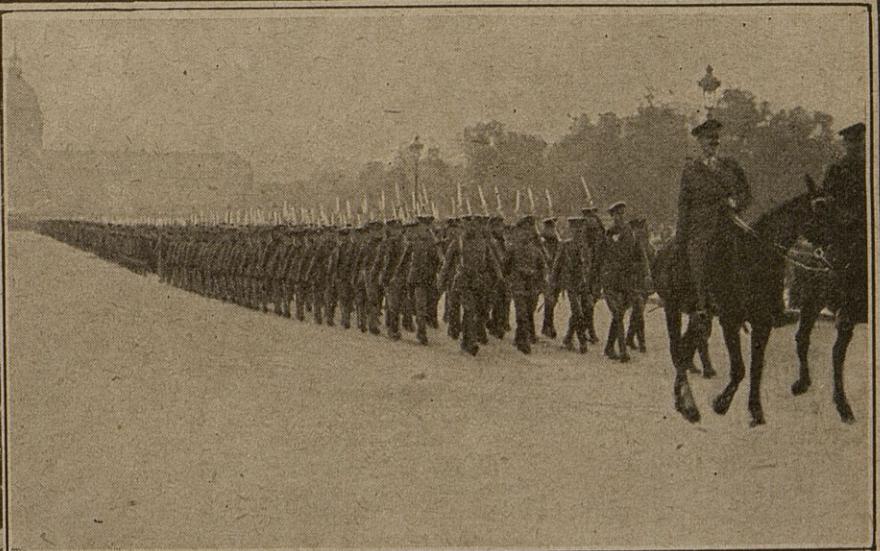
Soldats français et anglais avant la revue.

La fête du 14 Juillet, fête toute militaire, a débuté par un solennel et touchant hommage à ceux qui sont morts pour la France ; dans le Grand-Palais, ainsi que le représente notre photographie du milieu de la page, le président de la République, entouré des ministres et des ambassadeurs, a remis les diplômes à cinq cents familles de héros tombés au champ d'honneur. Puis le général Dubail (médaillon du haut) a présenté les troupes au président de la République.

PARIS ACCLAME LES ARMÉES ALLIÉES



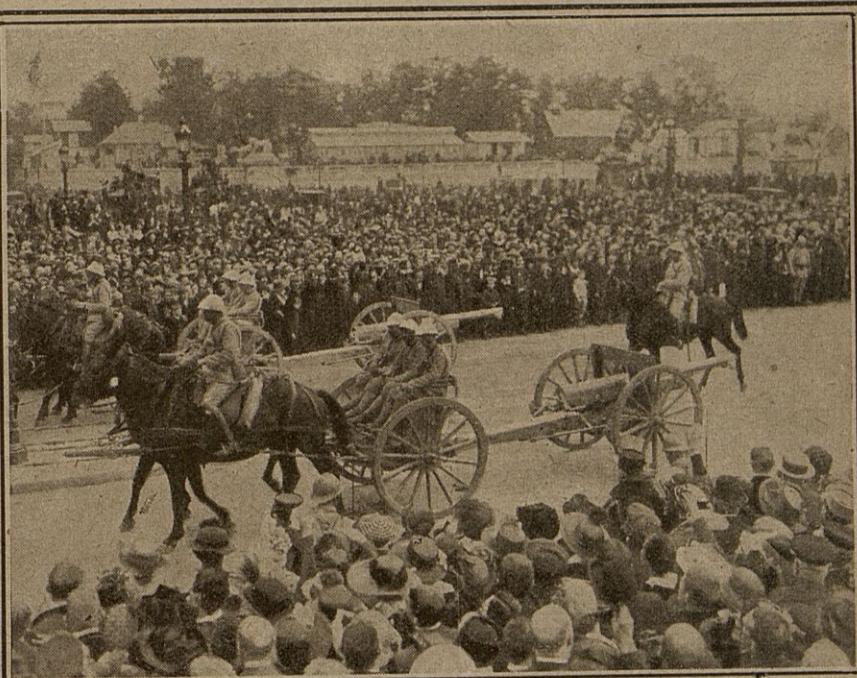
Les troupes débouchent de l'avenue des Champs-Élysées sur la place de la Concorde; de la foule immense qui remplit la vaste place jaillit une acclamation qui va se prolonger le long des boulevards



Les troupes britanniques défilent sur le pont Alexandre-III aux sons des cornemuses des Écossais; on admire leur allure souple et élégante de sportifs, elles sont longuement acclamées.



Les cavaliers de Saint-Cyr, la lance sur l'épaule, ferment le défilé; ils recueillent leur part de bravos; le peuple de Paris n'oublie pas que l'Ecole a fourni tant de jeunes officiers morts pour la Patrie.



Voici une batterie de 75 superbement attelée; une ovation indescriptible lui est faite. La foule salue notre merveilleux canon qui a brisé la ruée des hordes teutonnes, qui a sauvé la France.



Le 14 Juillet, Paris a fait aux armées alliées qui luttent pour le droit et la civilisation une ovation inoubliable; les détachements de l'armée belge qui tenaient la tête du défilé, les troupes britanniques, puis le bataillon de l'armée russe soulevèrent de longs applaudissements. Mais la population parisienne avait réservé sa plus chaude manifestation pour nos soldats; car c'était son sang, c'était son âme qui passait.

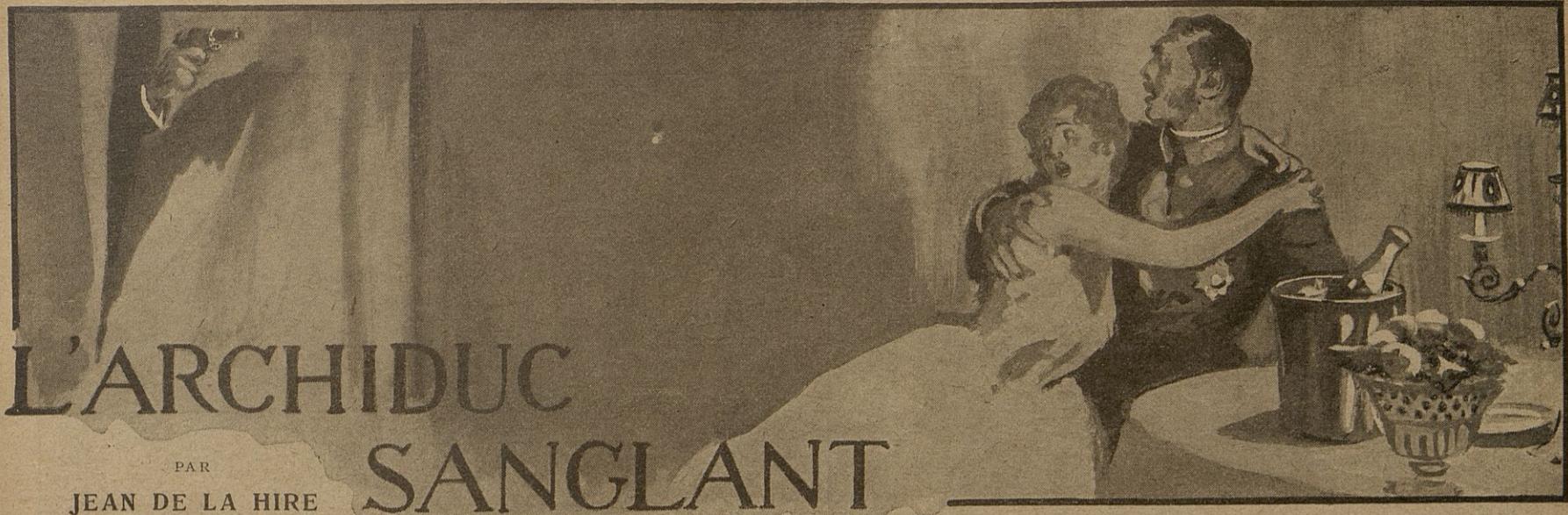
LA REVUE AVANT L'OFFENSIVE



Dans la Somme, le généralissime Joffre a voulu passer lui-même en revue les belles troupes appelées à prendre part à l'attaque décidée pour le lendemain. L'objectif a saisi ce régiment d'infanterie au passage, pendant le défilé. En pareille circonstance les Boches défileraient au pas de parade comme des automates. Est-ce que notre pas accéléré ne donne pas à nos troupes une toute autre allure ?



Voici le même régiment arrivant devant le généralissime. Il est impossible de ne pas admirer la bonne tenue des hommes, leur bel alignement, leur allure décidée. Leur crânerie est faite du sentiment de leur force et de la confiance qu'ils ont en leurs chefs; car s'ils sont flattés de la faveur que leur fait le « grand-père » en les passant en revue, de son côté il est fier de commander à des hommes auxquels on peut tout demander, qui sont prêts à tous les sacrifices.



L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR
JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE PREMIER

LE POUCE CROISÉ

Le 19 septembre 1888, à Vienne, dans le palais Vetsera, il y eut un bal « de têtes », qui réunit tout ce que la capitale de l'Autriche comptait de riche et d'élégant dans le monde aristocratique.

La baronne Vetsera était si entourée, si occupée, si ravie d'ailleurs du succès de sa fête, et son rôle de maîtresse de maison l'accaparaît tellement, qu'elle ne remarqua pas un fait anormal intéressant l'être qui la touchait de plus près : sa fille cadette Marie.

D'habitude, Marie ne regagnait sa chambre qu'à la dernière minute de la fête. Or, ce soir-là, elle avait disparu avant qu'il fût minuit ! Et c'était bien extraordinaire, car Marie Vetsera, fort coquette, aimait à la folie toutes les récréations mondaines où son charme et sa grâce trouvaient mille occasions d'être remarqués.

En cette année, qui était la dix-huitième de sa vie, Marie Vetsera resplendissait d'une beauté si éblouissante qu'elle en paraissait plus âgée. « Elle avait un teint éclatant, écrit la comtesse Larisch, son amie, des lèvres rouges et sensuelles découvrant des dents blanches et menues. Son nez, un peu retroussé, donnait du piquant à sa jolie figure. Avec cela, les plus beaux yeux foncés que j'aie vus : de longs cils frisés, des sourcils minces comme un trait, de beaux cheveux bruns très longs, de jolies mains, de jolis pieds, une démarche un peu ondulante, séduisante et gracieuse. »

Ce soir-là, de toutes ces grâces et séductions les invités de la baronne avaient été privés de bonne heure. Brusquement, sans avertir personne, Marie était sortie des salons et, montant très vite l'escalier, elle avait couru à sa chambre...

Elle en ouvrit la porte, et s'arrêta sur le seuil, interloquée. La chambre, qu'elle s'attendait à trouver obscure et où elle voulait se réfugier pour être seule, était éclairée et occupée.

— Vous, ici ! s'écria la jeune fille surprise.

L'occupant était le duc Miguel de Bragance, cousin de Rodolphe, l'archiduc-héritier du trône d'Autriche-Hongrie... de Rodolphe qui...

— Moi, ici ! fit le duc avec placidité. J'ai vu un homme que je ne connais pas vous remettre un billet, je vous ai vu ouvrir ce billet, le lire et rougir et pâlir et... Et j'ai deviné que vous voudriez être seule pour le relire tout de suite... Je vous ai précédée ici. J'arrive à l'instant...

— De quel droit vous occupez-vous ainsi de mes actes et devinez-vous mes intentions ? s'écria Marie en fronçant les sourcils.

— Je vous aime... Et si ce billet vous cause quelque ennui, je serai là pour le partager avec vous...

Le duc de Bragance avait dit cela d'un ton calme, presque indifférent, avec une apathie étrange.

Marie éclata de rire. Tout son courroux s'envolait subitement. Elle entra, ferma la porte, alla s'asseoir dans un fauteuil, près d'un petit bureau Louis XVI, tout en disant de sa voix fraîche et musicale :

— Mon cher Miguel, vous me déroutez. Tantôt, vous êtes incontestablement sot ; tantôt, vous êtes extraordinairement intelligent. Vous me faites rire ; et, si je réfléchissais, parfois vous me feriez peur. Mais vous m'aimez. Cela excuse vos bizarries. Et vous saurez aussi ce que contient ce billet et ce que je ferai, puisque vous êtes présent comme toujours... Heureusement que je ne vous aime pas !... Cela me permet de ne donner aucune importance à vos actes... Si je vous aimais, quel tyran vous seriez, par votre présence continue...

— Souhaitez que cette présence ne vous manque jamais, Marie ! prononça le duc sur le même ton qu'il aurait dit n'importe quelle chose sans aucune espèce d'intérêt.

Marie parut ne pas remarquer ce souhait. Elle reliait le billet. Elle pâlissait et rougissait, aussi violen-

tement émue que lorsque, dans un coin du petit boudoir terminant l'enfilade des salons, elle avait lu ce billet pour la première fois...

Puis, ses jolies mains tombèrent sur ses genoux, sans lâcher le papier. Et la jeune fille resta un moment rêveuse. Dans ses grands et profonds yeux d'un bleu sombre, Miguel vit passer une expression d'angoisse, presque aussitôt suivie d'un éclair d'orgueil, tandis qu'une joie triomphante se lisait sur tout le visage.

— Me direz-vous, Marie ? fit-il.

Elle eut une moue, hésita visiblement... Mais, soudain, elle haussa les épaules, et, avec un sourire narquois sur ses lèvres voluptueuses, elle dit, tendant le papier au duc de Bragance :

— Lisez !

Il prit le papier, et il lut, à demi-voix, de l'étrange ton placide qui lui était habituel en toutes circonstances et qui faisait de son caractère une énigme indéchiffrable :

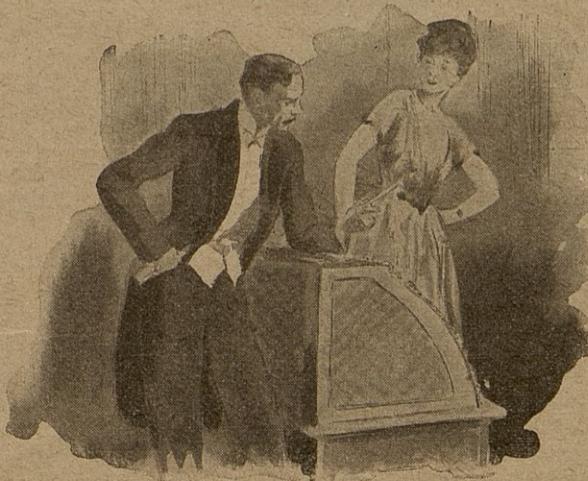
« Mademoiselle,

» Ayez le courage de vous avouer à vous-même que vous aimez l'archiduc Rodolphe, héritier de l'empire d'Autriche. Et sachez que l'archiduc Rodolphe, si vous ne lui cachiez pas votre amour, verrait ses vœux comblés... et comblerait les vôtres... Serez-vous aussi audacieuse que vous êtes belle ?... »

Un instant de silence et Miguel murmura :

— Etrange signature !... J'ai vu bien des choses mystérieuses autour du trône impérial et de son héritier, mais je n'ai jamais vu cette mystérieuse signature-là !...

— C'est bien l'empreinte d'un pouce, n'est-ce pas ?



demanda Marie en se penchant sur le papier.

— Oui, et d'un pouce dont les lignes dessinent nettement une croix...

— Une croix ? fit Marie en tressaillant. Je n'ai pas remarqué...

— Regardez mieux...

Et sur le papier, au-dessous des lignes écrites à l'encre noire, d'une allure ferme et haute, il y avait, en rouge, l'empreinte d'un pouce. Et, en effet, par leurs ramifications groupées en quatre faisceaux, les lignes de ce pouce dessinaient nettement une croix de Saint-André.

— C'est vrai ! dit Marie. Et c'est bizarre. Qui peut avoir écrit cela ! Et quel est l'homme de qui le pouce...

— Peu importe qui a écrit, du moins peu importe pour vous ! répondit Miguel. Ce qui a de l'importance, c'est ce que vous allez faire...

Marie éclata de rire.

— Vous me connaissez bien peu si vous ne devinez pas ! s'écria-t-elle.

— Aimer n'est pas connaître, fit le duc ; je ne devine pas.

— Eh bien ! voici !

Marie Vetsera se mit à son bureau, prit du papier, une plume, et traça quelques mots rapides.

— Tenez ! dit-elle, l'œil vif, le visage animé de passion et d'audacieux défi.

Impassible, le duc amoureux de Marie lut à demi-voix :

« Marie Vetsera aime de toute son âme l'archiduc Rodolphe.

» MARIE. »

— Et à qui allez-vous envoyer cela ? demanda-t-il en rendant le papier.

— A l'archiduc lui-même.

— C'est fou... Bonne nuit, Marie...

Miguel de Bragance se leva, prit la main que Marie lui tendait et prononça doucement :

— Encore une aventure et qui peut être dangereuse, celle-là !... Je ne veux pas essayer de vous en détourner, car par esprit d'indépendance et de contradiction vous l'aggraverez... Mais je vous supplie de réfléchir ; je vous en supplie, non pas à cause de mon amour pour vous, mais en considération de votre vie... de votre vie... entendez-vous ?...

— J'entends... fit Marie, très pâle mais résolue. Ce billet sera remis demain matin à l'archiduc Rodolphe.

— Bonne nuit, Marie.

Et après avoir bâisé longuement la petite main frémissante qu'il n'avait pas lâchée en parlant, le duc Miguel de Bragance sortit de la chambre, dont il referma lui-même la double porte.

Marie se remit au bureau, prit une enveloppe, y glissa le papier plié en deux, cacheta à la cire. Puis, elle sonna, et attendit, son beau visage caché dans ses mains qu'un long tremblement agitait.

La porte s'ouvrit et livra passage à une jeune femme. C'était Agnès, la femme de chambre particulière de Mlle Vetsera.

— Agnès, dit Marie à voix basse, tu vas toujours à la Hofbourg ?

— Oui, mademoiselle.

— Pour le même homme ?

— Oui...

— Tu es sûre de sa discréction ?

— Aussi sûre que de moi-même.

— Donne-lui ceci... Et qu'il le remette à son maître le plus tôt possible.

— A son Altesse Impériale l'archiduc Rodolphe, vous voulez dire ?... fit Agnès d'un ton bizarre, et avec un éclair dans ses yeux noirs.

— Oui, souffla Marie perdue dans ses pensées.

— Ce sera remis dans une heure.

Et Agnès prit l'enveloppe qu'elle glissa dans son corsage.

— C'est tout ? mademoiselle.

— C'est tout.

Agnès sortit.

Marie resta immobile, les yeux vaguement. Peu à peu, ces beaux yeux s'embrumèrent, et des larmes parurent, qui se mirent à couler doucement. Et Marie, comme en extase, murmura :

— Si c'est un piège contre moi, je m'y jette ! Si c'est un piège contre lui, que Dieu le garde !... Mais moi, je l'aime... et puisqu'on m'offre de me donner à lui...

Mais brusquement son exaltation tomba. Ses jolis traits eurent une crispation nerveuse. Et ses yeux, où passait l'effroi de l'inconnu, se fixèrent sur la signature du terrible et enivrant billet, sur le pouce marqué d'une croix...

(A suivre.)

LE DÉFILÉ TRIOMPHAL RUE ROYALE



Au milieu des acclamations délirantes de la foule nos fantassins défilent superbes de résolution et de confiance.



Chantant un hymne de marche, les Russes, au pas lent et cadencé, donnent une impression inoubliable de force.

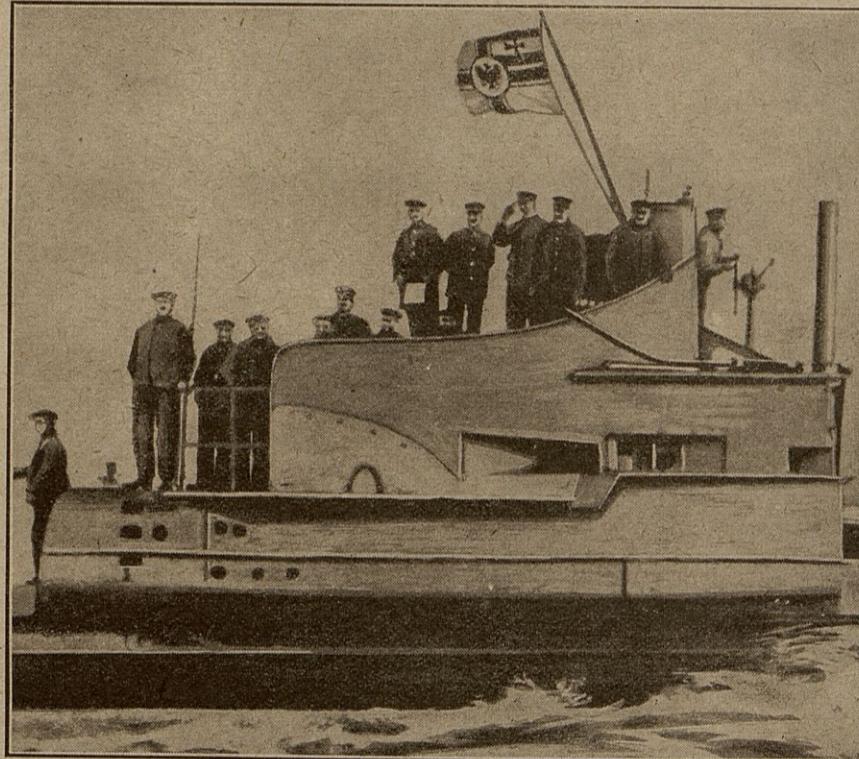
SUR LE FRONT RUSSE

L'intérêt s'est brusquement porté sur la région où manœuvre l'aile droite du général Broussiloff, entre le Styrl et le Stokhod, en direction de Kovel. Les Allemands, afin de dégager les armées austro-chiennes de Galicie, avaient choisi ce point pour tenter une pression sur le saillant que forme la nouvelle ligne russe en avant de Loutsk ; mais à ce moment, le général Evert, qui commande les armées russes du Centre, les attaquait violemment vers Baranovitchi et, pendant qu'ils étaient ainsi accrochés, le général Broussiloff déclenchait une vigoureuse offensive entre le Styrl et le Stokhod. Il remportait une brillante victoire et rejetait les Allemands du triangle Kolki-Tchartorisk-Manevitchi ; ses troupes dépassaient même ce village et refoulaient l'ennemi jusqu'au Stokhod.

DU 4 au 7 juillet, les Russes avaient fait prisonniers sur ce point au moins 300 officiers et environ 12.000 soldats ; ils avaient pris en outre 45 canons de tous calibres, autant de mitrailleuses et une énorme quantité de munitions et d'approvisionnements.

Le général Broussiloff ne s'arrêtait pas à cette victoire ; il poursuivait vigoureusement l'ennemi et, le 9 juillet, ses troupes traversaient le Stokhod en divers endroits. Les Allemands livrèrent des combats acharnés sur la rivière qu'ils tentèrent en vain de franchir.

Au sud, l'armée du général Letchitsky remportait un nouveau et brillant succès. Le 8 juillet, à la suite de violents combats, elle occupait dans la Galicie du sud l'important nœud de voies ferrées de Delatyn ; là encore, les Autrichiens laissaient aux mains des Russes de nombreux prisonniers et une grande quantité de matériel. Par la conquête de Delatyn les Russes peuvent tourner vers la Hongrie en prenant le col de Jablonka, ou bien menacer Stanislau et par suite



Le sous-marin allemand « Deutschland » qui vient de franchir l'Atlantique, photographié à son arrivée au port de Baltimore.

la droite de l'armée de von Bothmer.

Les Autrichiens ont envoyé par les cols des Carpates des renforts tirés de l'armée d'occupation de Serbie ; mais les Russes avaient pris les précautions nécessaires et n'ont pu être inquiétés.

Le dénombrement approximatif des prisonniers et des trophées faits au cours des opérations du général Broussiloff contre l'armée austro-allemande dans la période du 4 juin au 10 juillet accuse les chiffres suivants : 5.620 officiers, 266.000 soldats, 342 canons, 866 mitrailleuses !

Sur le front Riga-Dvinsk on n'a signalé qu'un violent bombardement des positions allemandes par l'artillerie du général Kouropatkine.

Dans la mer Noire un sous-marin ennemi a coulé un nouveau bateau-hôpital russe : heureusement il n'y avait pas de blessés à bord ; sept personnes ont été noyées.

En Asie-Mineure les Turcs cherchent par de fréquentes attaques à entraver la marche en avant de nos alliés. Ils ne réussissent qu'à perdre beaucoup de monde et de matériel. Dans la région de Baïbourt, notamment, ils ne peuvent contenir l'avance russe vers le haut Tchorouk. Le 7 et le 8 juillet, ils tentèrent vainement de reprendre quelques positions à l'ouest de Platana. Par contre, à l'ouest d'Erzeroum, les Russes leur enlevèrent plusieurs, avec près de 900 officiers et soldats, et finalement leur reprirent, le 12, la ville de Mahamatoum. Au cours de leur retraite les Turcs mirent le feu à la ville.

Le front de Salonique n'a vu se dérouler, au cours de cette période, aucune opération importante. Il n'y a eu que des engagements entre reconnaissances de patrouilles. Les avions, de part et d'autre, ont manifesté une certaine activité : les nôtres, en bombardant, le 9, les villes de Monastir, de Petrich, ainsi que le fort Rupel, ont endommagé sérieusement diverses organisations militaires. Le grondement de l'artillerie ne cesse de se faire entendre sur toute la ligne.

LE PAYS DE FRANCE, désireux d'être agréable à ses lecteurs, a décidé de leur offrir une prime consistant en UN AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE D'UNE VALEUR DE 25 FRANCS

CET agrandissement, « noir gravure », du format 40×30 cent., sera exécuté par la Compagnie française des grands portraits, à Paris, et, pour y avoir droit, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant une somme de **4 fr. 95** pour tous frais.

Mais, en raison de l'importance du tirage du PAYS DE FRANCE, l'encartage des bons-primes ne peut se faire en même temps pour toute la France. Nous avons donc été obligés de procéder à un partage de nos livraisons, par réseaux, en réservant une série de six bons-primes pour chacun d'eux, séries dont l'insertion sera faite successivement. Les séries en cours concernent les lecteurs de Paris (*le sixième et dernier bon paraît aujourd'hui*), et les lecteurs de la banlieue de Paris (*le premier bon est inséré dans le numéro de ce jour*).

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 91, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru à la page 7 de ce fascicule et intitulé : "Un sous-marin allemand à Carthagène".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



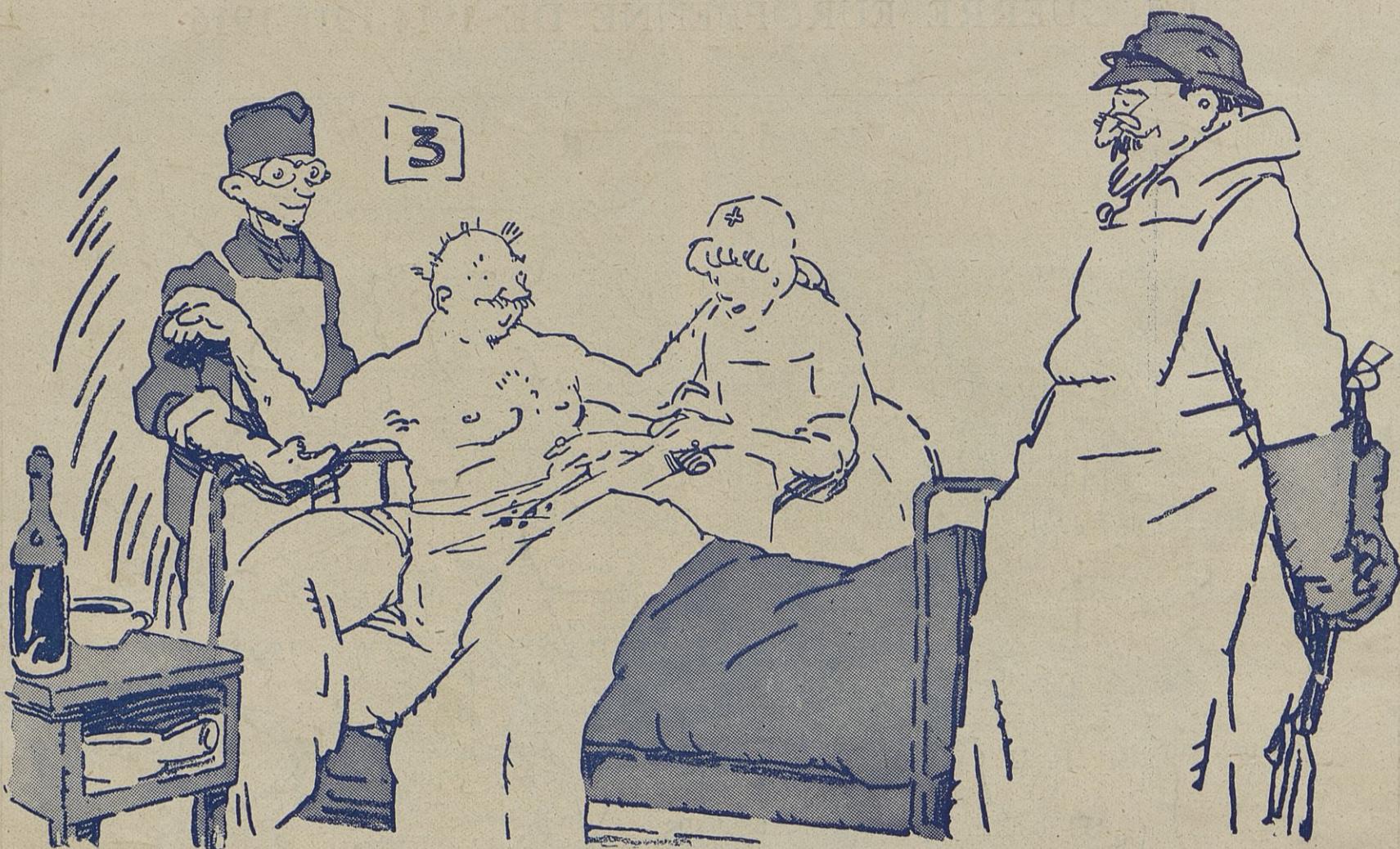
LÉGENDE

- Front à la date du 3 Xbre 1914.
- Front à la date du 12 Juillet 1916.
- Avance extrême Allemande.

Echelle :
50 100 150 kil.

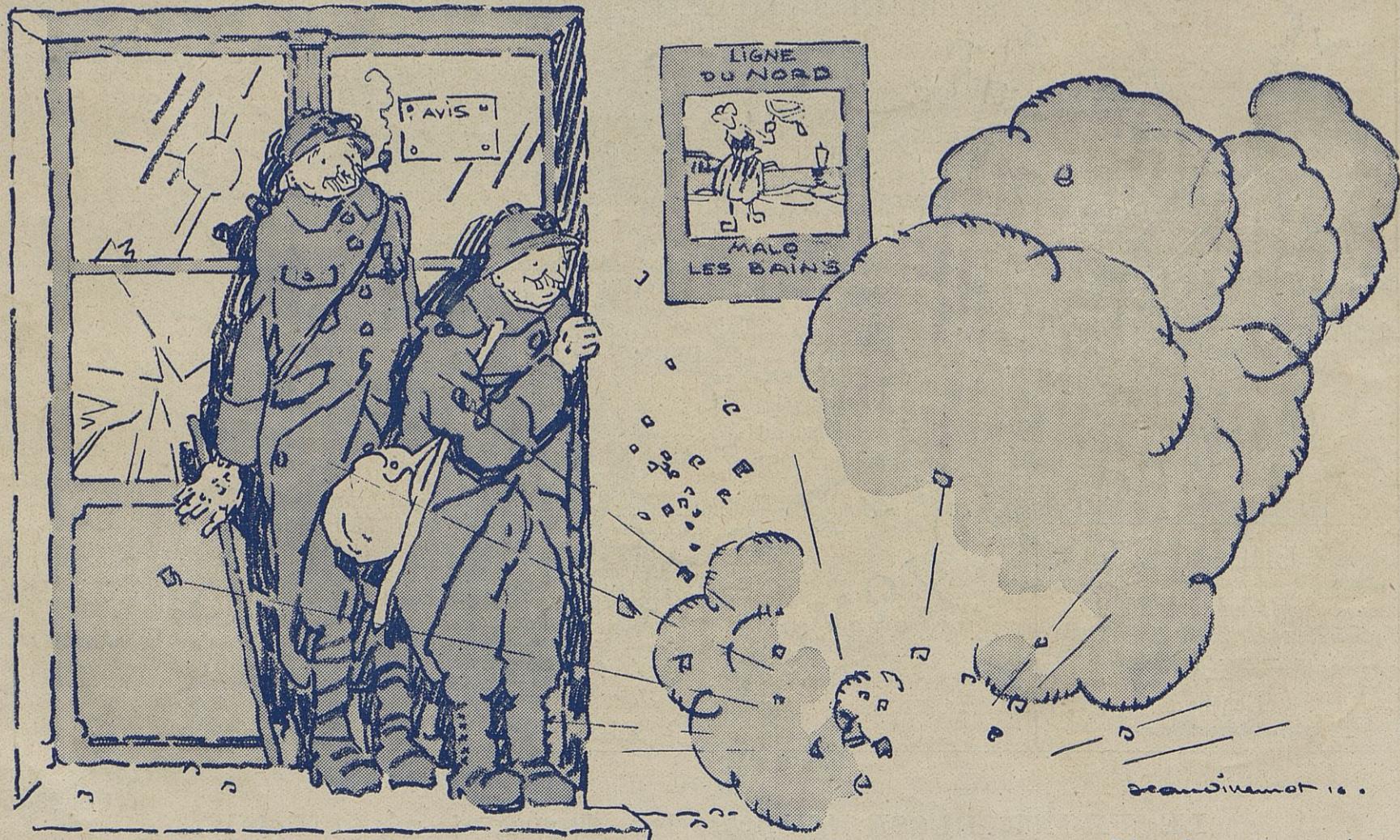
LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



Je vois ça : ce qui te console c'est d'être évacué sur Paris, espèce de... tiré au flanc !

DEPART



— Mon gars, ils n'y connaissent pas grand'chose dans cette gare-ci : c'est pas le Départ ça, c'est une arrivée...